4ème année— No 13. LE NUMÉRO, 10 CENTS. Samedi, 7 octobre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER.
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Mlle BEATRICE La PALME

...SOMMAIRE...

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie.
Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

THEATRE FRANÇAIS

Matinée tous les jours.
PRIX POPULAIRES

Semaine du 2 octobre

Le grand Drame Patriotique

PAPINEAU "1837"

par M. Louis Fréchette

NOUVEAUX DECORS
COSTUMES HISTORIQUES

Semaine prochaine :



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américaine (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12........ ...	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12......	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

NOUS faisons notre salut devant les lectrices du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boite de fleurs au matin de Pâques.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte des Neiges.



SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE



EXAMEN DES YEUX GRATIS

1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépots et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL...

Tel. Bell. Est 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ. LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE DONNE A TOUS LES

DRAGEES RECONSTITUANTES LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MALLE.

DÉPOSITAIRE
PHCIE LACHANCE.
PRIX 50 CENTS MONTREAL

CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti. microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcn. 1686 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

4ème année— No 13. LE NUMERO, 10 CENTS Samedi, 7 octobre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Chanson d'Automne

(Vers inédits au "Journal de Françoise")

Ah! laissez-vous rêver que l'été dure encore !
Le ciel n'est-il pas bleu, le soleil rayonnant ?
Mais déjà sur le sol gît la feuille incolore,
Et la fleur se flétrit sous le souffle du vent.
Où sont les chers oiseaux qui chantaient l'espérance ?
Où sont les papillons qui butinaient aux champs ?
Le bois comme le pré garde un morne silence
Car l'automne a détruit les œuvres du printemps.

Ah ! laissez-nous rêver que l'amour dure encore !
Nos cœurs sont-ils fermés aux espoirs d'autrefois ?
Mais le vide se fait dans la vie incolore ;
Le doute envahit l'âme et la plie à ses lois.
Et les illusions comme des fleurs fragiles
Se fanent une à une et tombent sans retour,
Au contact désolant du froid aux doigts hostiles,
Du froid qui gagne l'être et le brise à son tour.

Ah! laissez nous rêver que l'été doit renaître !
Avoir espoir et foi que l'amour reviendra !
Non. Tous les deux sont morts ; un autre été peut-être,
Aura des fleurs, des fruits, tant que l'on en voudra ;
Mais ce ne sera plus cette saison si chère
Qui réservait pour nous tant de jours bonheur.
Et que sert-il de dire encor, — crois, aime, espère ! —
Au cœur désenchanté sans joie et sans chaleur.

Mme DUVAL-THIBAULT

Octobre, 1893

Chrysanthème

———:o:———

Pour savoir à quel point je t'aime,
Effeuille, en rêvant, mon trésor,
Non la marguerite au cœur d'or,
Mais ce cœur blanc du chrysantème.

Car plus serrés et plus nombreux,
Ses pétales, faisceau de glaives,
Diront mieux l'infini des rêves.
Où se perd mon cœur amoureux.

"Un peu !" — "beaucoup !" mots sans pensée ;
Et même "passionnément",
Un mot qui ne dit rien vraiment.
Du mal dont mon âme est blessée.

C'est par mille et mille douleurs
Que mon être se multiplie
Et, languissant, vers toi se plie.
Comme le chrysanthème en fleurs.

La marguerite plus ne dure,
Quand l'automne de ses doigts lourds,
Des mousses jaunit le velours
Et disperse au vent la verdure

Même après l'adieu du soleil,
Seul, dans les jardins qu'il décore,
Le chrysanthème s'ouvre encore
A mon cœur fidèle pareil.

Pour savoir à quel point je t'aime,
Effeuille, en rêvant, mon trésor,
Non la marguerite au cœur d'or,
Mais le cœur blanc du chrysanthème.

ARMAND SILVESTRE.

Protestation

Au cours d'un article intitulé : "Le Règne des Femmes", publié par le "Temps" d'Ottawa, et reproduit complaisamment par le "Canada" de Montréal, je lis que l'on signale comme un danger sérieux "la prépondérance que prend tous les jours l'élément féminin dans notre pays et dans les écoles."

L'aveu, pour être flatteur, n'est évidemment pas fait dans le but de rendre hommage à l'esprit d'initiative et d'avancement de notre sexe.

Il reste évident, en lisant cet article, qu'on déplore pareil état de choses, et qu'on songe sérieusement aux moyens à prendre pour diminuer le nombre des femmes, — sinon dans le pays où on peut encore peut-être les utiliser à quelque besogne — du moins dans les sphères de l'intellect et surtout dans les écoles où elles jouent le rôle d'institutrices.

C'est la seconde fois, en quelques mois, qu'on ose donner de la publicité à une idée aussi extraordinaire.

Au mois de juin dernier, je me rappelle avoir ri, de concert avec quelques personnes, d'une correspondance parue dans un de nos quotidiens, écrite par un instituteur en rupture d'ortographe, et dans laquelle il demandait carrément qu'on refusât aux femmes le diplôme d'institutrice.

Le prétexte très plaisant de cet ostracisme, était que les femmes n'avaient pas l'autorité suffisante pour élever des enfants.

Et les mères? Ne pourrait-on pas aussi leur retrancher leurs fonctions d'éducatrices, l'excuse étant la même ?

J'ai cru que cette sotte correspondance resterait sans écho, mais, on revient à la charge avec un si grand luxe de raisons, qu'il est grand temps qu'une voix s'élève pour une protestation sincère et indignée.

D'abord, le chevalier que le "Règne des femmes" offusque au degré suprême, démontre que les instituteurs se retirent tous les jours de l'enseignement parce que leur traitement est insuffisant, et que, seules, des femmes peuvent s'en contenter.

Si les émoluments de ces messieurs sont minimes, à qui la faute? Pas aux femmes, assurément. Celles-ci n'ont qu'un tort, c'est de travailler à meilleur marché que les instituteurs. A travail égal, salaire égal. Soit dit en passant, voilà une devise que toutes les femmes qui travaillent devraient mèttre sur leur étendard. Et pour une somme égale de peines, un sexe qui se dit fort — sans doute en exigences, — devrait avoir honte de réclamer une récompense plus grande.

"Le jeune agrégé — je cite textuellement — qui pourrait être un excellent instituteur s'aperçoit vite qu'il peut gagner beaucoup plus dans une autre profession, et c'est pourquoi il laisse sans regret la tâche de l'enseignement aux femmes..."

Eh bien, si le jeune instituteur abandonne sa tâche "sans regret", qu'y a-t-il à dire? Sa vocation n'est pas très impérieuse, il me semble. Et s'il l'abandonne pour une position plus lucrative, pour devenir par exemple, industriel, mécanicien, électricien, cultivateur, ou tout autre vocation qui convient véritablement à un homme et qui reste dans un domaine où les femmes ne peuvent le suivre, où est le mal?

C'est de ces hommes-là dont notre pays a tant besoin aujourd'hui ; c'est dans ces carrières qu'ils rendront des services inappréciables, parce que ce sont celles qui offrent le plus d'avenir et qui sont les moins exploitées.

Enfin, pour faire disparaître les femmes des écoles on argutie qu'il leur manque "la gravité" — brutalité serait plus exact — "le prestige, la force de se faire obéir."

Rien n'est plus faux que ces affirmations. J'ai vu des jeunes filles, d'apparence très frêle, conduire au doigt et à l'œil, des troupeaux d'enfants, rien que par la douceur unie à la fermeté. Leur volonté, leur énergie s'imposaient sur ces jeunes esprits avec un empire que les muscles les plus développés et les moustaches les plus féroces n'auraient pu obtenir.

Quant à l'accusation de "faire perdre aux enfants un temps précieux en leur faisant apprendre des piécettes, et répéter des chansons et des cantates," elle est trop mesquine pour qu'on s'en préoccupe. Et d'ailleurs, elle n'existe pas à l'état de danger. Si les institutrices prennent, par-ci par-là, — le plus souvent sur les heures de la récréation, — quelques moments pour dégrossir et inspirer le goût du beau à des esprits encore frustes, on devrait au lieu de trouver à redire, avoir l'intelligence de s'en réjouir.

Voilà le résumé de toutes les mauvaises raisons données pour éliminer les institutrices des écoles.

Elles y resteront pourtant, monsieur, ne vous déplaise.

La femme, c'est l'éducatrice par excellence, et elle est à sa place partout où il y a des enfants à conduire et à instruire.

C'est de son influence salutaire, sa patiente tendresse, sa moralité civilisatrice qu'il faut entourer l'enfance comme d'une atmosphère ambiante.

Institutrice, elle l'est et doit l'être partout, dans la famille, dans la société et dans l'école où elle continuera de régner de par droit naturel, et par droit de justice tant qu'il y aura des juges à Berlin. Je veux dire : tant qu'il y aura des ministres sensés au gouvernement de notre pays.

FRANÇOISE.

Envier, c'est avouer une infériorité. — Mme Le Stein.

✣

L'importance du mal qu'on nous fait ne constitue pas le degré de l'injure ; le plat du sabre outrage plus que le tranchant.

Adolphe d'Houdetot.

FRONTENAC INTIME [1]

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Exaspérée par les lenteurs savantes des tribunaux que les affidés de Gaston d'Orléans approchaient presque ouvertement, et désespérant de voir jamais les juges prononcer dans ce procès long comme la guerre de Troie, la duchesse de Montpensier proposa à son père de "mettre leurs affaires en arbitrage". L'Altesse Royale s'y refusa, disant, avec hauteur, que ce procédé était "indigne d'un fils de France."

Le fier Gaston n'était pas aussi chatouilleux sur le point d'honneur, ni si difficile sur le choix des moyens à prendre quand, à la même heure, il se faisait l'instigateur des plus méprisables intrigues à la petite cour de Saint-Fargeau, cherchant à corrompre en bloc le personnel du service intime de la Grande Mademoiselle, depuis LaSalle, gouverneur du château, jusqu'au dernier des valets de pied. Par les extraits suivants des "Mémoires", le lecteur jugera de l'odieux des procédés mis en œuvre et du sans-gêne apporté à leur exécution.

"Un jour j'entrai (Mlle de Montpensier) dans la chambre de Mme la comtesse de Fiesque, mère. Je trouvai sur son écritoire une lettre à madame la duchesse d'Aiguillon, qui n'était pas fermée. Elle lui témoignait le déplaisir qu'elle avait de ce que M. le comte de Fiesque était dans les intérêts de M. le Prince (de Condé). Elle souhaitait avec toutes les passions imaginables qu'on l'en pût retirer. Pour cela, il fallait proposer à la Cour quelque négociation pour M. le Prince par le comte de Fiesque ; dire que le comte de Fiesque était un bon homme plein d'honneur, mais aussi aisé à tromper qu'un autre. Elle ajoutait qu'elle avait beaucoup de pouvoir sur son esprit ; et que, une fois ici (à Saint-Fargeau) elle le ferait bien parler, et tirerait de lui bien des circonstances si ces commerces étaient une fois établis. Enfin, que, sous prétexte de servir M. le Prince, pourvu que l'on le sût bien prendre et lui parler toujours d'honneur et de probité, on le ferait passer par-dessus."

La mémorialiste ajoute, par manière de réflexion philosophique : "Je ne fus pas surprise de voir ces "bons" sentiments ; je connaissais la bassesse de son âme (de la comtesse de Fiesque, mère,) et le désir qu'elle avait de s'intriguer aux dépens de qui que ce pût être."

Parlant de La Tour, son écuyer, que "ces bonnes dames" — Fiesque, mère et fille, — avaient approché dans l'intention de perdre le secrétaire Préfontaine, Mademoiselle de Montpensier dit encore : "C'est un pauvre homme qui ne sait ce qu'il fait, à qui les comtesses de Fiesque, la mère et la fille, font faire ce qu'elles veulent : comme le chat, il tire les marrons du feu. Quant à la comtesse de Fiesque, la jeune, je ne comprenais pas quel intérêt elle avait à compromettre Préfontaine et à le ruiner dans mon estime ; aussi ne croyais-je pas trop qu'elle y eût part : la suite de sa conduite m'a bien fait connaître le contraire. Pour Madame de Frontenac, je ne l'accusais en aucune façon ; je ne la croyais pas liée d'amitié au point où elle était avec la comtesse de Fiesque. Pour la vieille comtesse, il y avait longtemps que je voyais bien qu'elle n'aimait pas Préfontaine et la raison en était qu'il ne l'allait guère voir, et qu'il ne lui parlait qu'indifféremment. Elle eût voulu qu'il lui eût rendu compte de tout ce que je lui disais et de toutes mes affaires, dont elle aurait voulu être maîtresse et faire des micmacs de petits ménages ; elle était fort intéressée."

Intéressée, peut-être, mais intéressante? — La conséquence de ce commérage fut la démission de La Tour comme écuyer de la duchesse. Il est fâcheux que les calomniateurs de son espèce ne soient pas tous frappés aussi justement.

J'ai dit que les comtesses de Fiesque et de Frontenac — Fiesque tout particulièrement — n'étaient point scrupuleuses sur le choix des moyens à prendre pour atteindre leurs fins. A preuve, l'aventure du comte d'Escars, que nous racontent les "Mémoires" :

"Le comte d'Escars dit un jour une chose fort plaisante à la comtesse de Fiesque. Il était venu beaucoup de gens de qualité me voir, et d'Escars leur avait donné à souper en son logis. Je pense qu'ils avaient un peu bu ; ce qui n'est pas extraordinaire aux gens qui ont été à la guerre. Comme il entra dans la chambre, la comtesse de Fiesque alla pour l'entretenir, espérant, qu'en l'état où il était, il lui en dirait plus qu'il ne voudrait, et que, par ce moyen, elle ferait quelque découverte. Comme il la vit approcher il lui dit : "Ma cousine, n'espérez pas savoir rien de moi: mon vin est plus fidèle que votre sang-froid!"

Non seulement l'intéressante comtesse de Fiesque cherchait à confesser les officiers du Roi un peu trop enivrés de gloire et... de champagne, mais soudoyait encore la valetaille :

---

(1) Voir le "Journal de Françoise" du 2 septembre 1905.

"Pendant le séjour que je fis à St-Fargeau je chassai deux de mes gens: un valet de pied de pied, parce qu'il avait été porter à Madame de Fiesque une lettre que le comte de Béthune m'écrivait. Elle fut si "prudente" que de dire au comte de Béthune ce qu'il m'avait écrit par sa lettre! Je trouvai comment cela s'était passé: c'était elle qui m'avait donné le valet de pied. Je chassai aussi un valet de garde-robe qui rendait compte de tout ce que je disais aux comtesses de Fiesque et de Frontenac ; ce qui n'est pas fort agréable. Et même, il ne serait pas nécessaire de mettre ici le détail de mon domestique si ce n'était pour faire voir les intrigues de ces femmes qui corrompaient tout ce qu'elles pouvaient contre moi... Elles ne perdaient aucune occasion de me fâcher et de me déplaire, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes affaires."

De son côté, Madame de Frontenac s'amusait à ramasser et à remettre en place les morceaux d'un billet, écrit par Préfontaine et adressé à la duchesse de Montpensier, lequel billet "contenait des particularités offensantes pour Gaston d'Orléans." Le document, reconstitué, la charitable dame le mit en portefeuille, guettant l'instant propice de l'adresser, ès-mains sûres, à l'Altesse Royale, dans l'intention — surnaturelle comme son motif — d'aider à la réconciliation touchante du père et de la fille!

"Un soir, le comte de Béthune causait avec sa femme ; M. de Matha se promenait avec moi dans ma chambre. Après m'avoir fort parlé en leur faveur (des comtesses de Fiesque et de Frontenac) il me dit tout à coup :

"Comment ne vous raccommodez-vous point avec Madame de Frontenac, qui a en mains de quoi vous brouiller pour jamais avec son Altesse Royale, et faire jeter Préfontaine par les fenêtres?

"Je m'écriai: Qu'est-ce que cette menace?

"Il me dit: "Souvenez-vous qu'une fois vous avez grondé Préfontaine et l'avez envoyé à sa chambre ; que pour se faire pardonner et vous convaincre qu'il était plus dans vos intérêts que dans ceux de Son Altesse, il vous a écrit un billet qui contenait des particularités contre Son Altesse Royale. Sur ce, vous le fîtes revenir, et vous déchirâtes le billet ; madame de Frontenac le ramassa et remit les pièces."

"Je lui dis: "Cela n'est pas honorable à Madame de Frontenac, qui était à moi, d'avoir ramassé ce billet." Il répliqua, pour l'excuser, qu'elle n'était pas alors ma dame d'honneur. Il ajouta qu'il avait montré ce billet à Préfontaine, lequel avait avoué l'avoir écrit "parce qu'en ce temps-là on ne pouvait se maintenir auprès de Mademoiselle que lorsque l'on disait du mal de Monsieur son père!"

J'ajouterai: "en ce temps-là aussi on ne pouvait se maintenir auprès de Gaston d'Orléans que lorsqu'on disait du mal de Mademoiselle sa fille." Ce qui complètera le renseignement comme l'édification de mes lecteurs sur la situation politique et familiale de ces deux grands personnages.

J'ai parlé, incidemment, des calomnies inventées par l'écuyer La Tour contre Préfontaine, le secrétaire de la Grande Mademoiselle, mais voici quelque chose de plus grave et de plus malicieux imaginé contre ce même officier de la maison de la duchesse: un faux commis dans une dépêche chiffrée.

"Le comte de Fiesque, qui était mon correspondant auprès de M. le Prince de Condé m'écrivait fort souvent, les premiers mois que j'étais à Saint-Fargeau, que je n'y étais point en sûreté. Il m'écrivait très soigneusement et c'était lui qui chiffrait toutes les lettres de M. le Prince. J'en reçus une, qui était la dernière avant qu'il partit pour aller en Espagne, assez longue, et je trouvais que Préfontaine était fort longtemps à la déchiffrer. A la fin, il me l'apporta et nous la lûmes en présence de Mesdames de Fiesque et de Frontenac. Il y était dit, à la fin de la lettre, que j'eus à me défier de Préfontaine, parce qu'il était assuré qu'il n'était pas de mes amis, mais qu'il était au cardinal Mazarin. Je trouvai cela fort mauvais et je le témoignai à la comtesse de Fiesque que j'accusai d'abord d'avoir fait cette pièce. Je dépêchai à M. le Prince de Condé en grande diligence, protestant de la fidélité de Préfontaine. M. le Prince me fit réponse qu'il ne savait pas où M. le comte de Fiesque avait pris cela et que dans le billet qu'il lui avait donné à mettre en chiffres il n'y avait pas un mot de Préfontaine."

Quelque perquisition que l'on pût faire, Montpensier ne découvrit jamais l'auteur de cette fausse lettre qui n'était ni de l'écriture du comte de Fiesque ni de la main de son secrétaire, Caillet. La duchesse pria Condé de ne plus donner à chiffrer à tout le monde les lettres qu'il lui écrirait à l'avenir.

Comme on le voit, un espionnage toujours actif et vigilant s'exerce à Saint-Fargeau ; son audace égale sa bassesse et n'hésite, pas plus qu'il ne se fatigue, à commettre des actes de pure vilenie. La comtesse de Fiesque, jeune, se ravale au point de moucharder sa bienfaitrice: elle guette et rapporte ses moindres démarches et en fait prévenir Gaston d'Orléans.

"La comtesse de Fiesque commença en ce voyage — (celui de Blois, au temps de Pâques, 1655) — à se déchaîner contre moi. Je ne l'ai su que depuis pour certain. Je ne laissais pas de voir qu'elle allait souvent chez Madame de Rare, gouvernante de mes sœurs ; et comme sa chambre était sur la même galerie que la mienne, j'y allais aussi. Je m'aperçus qu'il y avait toujours un laquais à la porte qui allait avertir quand j'arrivais; et, quand j'entrais brusquement elles étaient déconcertées, Son Altesse Royale (Gaston d'Orléans) tout le premier. Madame de Frontenac ne venait point à la messe avec moi pour entretenir Monsieur pendant ce temps-là."

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Québec, 15 septembre 1905.

Mlle La Palme

Notre pays, "s'il n'a pas d'art", fournit cependant des artistes à la vieille Europe.

Après Albani, c'est Mlle Béatrice LaPalme qui vient de faire son début à l' Opéra-Comique de Paris, l'une des plus grandes scènes du monde, avec un succès fort brillant dont ses compatriotes la félicitent avec tout leur cœur.

Nous avons suivi avec intérêt la carrière artistique de notre jeune concitoyenne. Son charme personnel, sa douceur, sa grâce l'ont d'abord rendue très sympathique à tous ceux qui l'ont connue. La révélation de son talent a donc été, pour nous, une joie intime avant d'être un orgueil national.

Nos compatriotes de sexe féminin commencent à s'illustrer à l'étranger. Notre féminisme de bon aloi se plaît à le constater. Déjà deux Canadiennes ont été admises dans la Société des Gens de Lettres de Paris et décorées des Palmes Académiques. Puis, Mlle Cartier, officier d'Académie, en sa qualité de pianiste, Laure Conan, lauréate en littérature de l'Académie française, Mlle LaPalme, cantatrice, et Albani ont porté, là-bas, avec honneur le nom et le talent de la femme canadienne.

La voie est largement ouverte. Il n'y a plus qu'à suivre.

LA DIRECTRICE.

Le projet de loi Pérodeau

Tout dernièrement encore, M. le juge Mathieu que nous avons rencontré, s'exprimait en termes énergiques contre le peu de protection qu'en certains cas la loi offre à la femme.

L'honorable juge, entr'autres articles déplorables du Code Civil, citait celui qui veut que l'époux ou l'épouse survivant n'a rien à espérer dans la succession de son conjoint ou de sa conjointe tant qu'il reste des parents successibles jusqu'au douzième degré.

Ce qui revient à dire qu'un cousin au douzième degré héritera de préférence à une épouse sans enfants dont le mari imprévoyant, frappé de mort subite, serait décédé sans faire de testament.

Nous avons été tous témoins de la dureté de cette loi, à Montréal même, il y a à peine trois ans. Une jeune femme avait quitté une position avantageuse pour épouser un homme dont l'état de fortune lui offrait des avantages pécuniaires plus grands encore. Quelques mois après le mariage, le mari, foudroyé par l'apoplexie, mourait sans avoir fait de testament. Sa fortune s'en alla à des parents éloignés avec lesquels, de son vivant, il n'avait eu aucun rapport d'amitié. Et l'épouse se trouva en face d'une misère noire, ne pouvant plus même compter sur la position lucrative qui l'avait fait vivre lorsqu'elle était jeune fille et qu'elle avait cédée à une autre à l'occasion de son mariage.

Ceci n'est qu'une preuve, entre mille autres que nous pourrions toutes donner ici si nous avions besoin de faits pour démontrer que la loi en ce qui concerne les femmes, n'est non seulement dure mais injuste.

Les femmes, qui sont de bonnes bêtes, n'ont pas protesté. Elles se sont dit, sans doute : "A quoi bon? Ce sont les hommes qui ont fait les lois, ils ne se déjugeront pas."

Eh bien, oui, les hommes vont se déjuger. Déjà, publiquement, M. le juge Mathieu a parlé des sévérités inqualifiables dont les femmes avaient à souffrir par certains articles du Code. Nous savons encore que dans son cours à l'Université, le savant professeur fait remarquer ces défectuosités aux étudiants en droit, et, voilà, que l'hon. M. Pérodeau, conseiller Législatif, présente un projet de loi, par lequel, "l'époux survivant est mis au nombre des héritiers directs de l'époux prédécédé, soit pour le tout, soit pour une moitié, un tiers ou deux tiers selon que le défunt a laissé ou non un ou des enfants, ses père et mère ou l'un ou l'autre, etc."

"La raison dominante, lit-on, dans la "Revue du Notariat", invoquée par M. Pérodeau pour proposer son projet de loi est qu'il semble qu'en général, dans les contrats de mariage stipulant séparation de biens, qui tendent à devenir la règle générale, au lieu de la communauté de biens qui devient l'exception, l'époux survivant, et surtout la femme, n'est pas suffisamment protégée par les avantages ou les libéralités qui lui sont accordés en tels contrats."

Si nous comprenons bien le projet de loi Pérodeau, c'est une "part d'enfant" que l'époux survivant se trouvera à avoir, dans la plupart des cas.

Toutes les femmes suivront avec intérêt l'effort tenté par l'honorable M. Pérodeau en leur faveur, en même temps, qu'elles seront heureuses et fières de son succès et de lui devoir cette part de leurs revendications.

Nous espérons que d'autres chevaliers, défenseurs de nos droits, suivant ce bel exemple, s'appliqueront à faire modifier les autres articles du Code où nos plus légitimes prétentions sont encore méconnues. Car, il reste beaucoup de modifications à opérer, et elles se feront, si, comme le dit Laboulaye dans sa monographie, "Recherche sur la condition civile et politique des femmes": "c'est une loi constante que, plus la civilisation gagne, plus aussi grandissent les lois de la femme."

FEMINA.

La pensée mine, l'action repose.— Mme de Blocqueville.

"Papineau"

Drame patriotique en sept tableaux, par M. L. Fréchette.

Le Théâtre Français, de Montréal, vient de reprendre le drame de M. L. Fréchette. Etant donné les soins de la mise en scène et l'excellence de l'interprétation, on peut dire que cette œuvre a toute la saveur et tout l'imprévue d'une nouveauté.

La pièce de M. L. Fréchette, jouée par les artistes du Français, a un charme tout particulier, et les apostrophes patriotiques, les aspirations libertaires, les élans du plus pur chauvinisme, le dévouement, l'abnégation, l'amour de la patrie, tout cela est grand, émouvant et noble, parce que tout cela est exprimé par des artistes expérimentés, qui savent mesurer leurs effets et s'inspirer des sentiments de l'auteur.

"Papineau" est une œuvre essentiellement simple. Point d'intrigues, de ficelles, d'actions parallèles destinées à tenir les spectateurs en haleine ou à exciter leur imagination. C'est une succession de tableaux adroitement reliés, qui évoquent le souvenir des exactions qu'ont subies nos pères et qui montrent, en même temps que le courage des patriotes canadiens, la légitimité de leurs revendications. C'est une belle page d'histoire vécue, une rapide vision de nos héros, une caresse à nos sentiments et un coup d'éperon à notre somnolent patriotisme. Ces qualités en valent bien d'autres, et elles justifient le succès de l'œuvre, enfin connue, de M. Fréchette, à qui tous les bons Canadiens adresseront de sincères remerciements pour le lustre glorieux qu'il a jeté sur notre race.

La pièce a été parfaitement interprétée. Tous les artistes ont droit à de chaudes félicitations. Si je n'énumère pas ici les qualités dont, individuellement ils ont fait preuve, c'est que l'espace m'est trop parcimonieusement mesuré. Je citerai seulement Mlle Jeanne Myrielle, dont le talent exquis parfume toute la pièce, et M. Tougas, un artiste canadien, qui a remporté un succès énorme dans le rôle amusant du sergent Dulac. Je cite cet artiste pour réparer les injustices dont on l'accable d'ordinaire en le reléguant toujours au dernier plan. Déjà, lors de la representation des "Riband" au "National", j'ai eu l'occasion de constater ici son réel mérite, et je suis heureux de n'avoir pas aujourd'hui à me déjuger. C'est en stimulant le légitime amour-propre d'un sujet consciencieux qu'on facilite l'éclosion des vrais artistes.

J'ajoute, pour exprimer le sentiment général, que l'individu qui a joué le rôle d'espion a fait tache sur l'ensemble. Il ne mérite aucun des éloges qu'on est en droit de prodiguer aux autres.

UN MONSIEUR
DE L'ORCHESTRE.

Vieilles Filles

Le distingué journaliste qui fait, avec tant de talent, la chronique hebdomadaire dans "l'Avenir du Nord", m'en voudra-t-il beaucoup si je lui avoue que son article sur les Vieilles Filles m'a bien amusée?

Pourtant, ses doléances, ses commiserations sur "ces malheureuses", "ces broyées de la vie" étaient plutôt écrites pour attirer la pitié et les larmes que pour provoquer le sourire.

Mais, cher confrère, ne marchez-vous donc plus avec votre siècle? Ne savez-vous pas que le type de la vieille fille résignée ou aigrie, dévouée ou égoïste n'est plus, de nos jours, qu'à l'état de légende?

Oui, la vieille fille qui mouchait les enfants de sa sœur, ou gardait sottement la maison tandis que le mari ou la femme s'amusaient au-dehors, n'existe plus. Disparu aussi avec elle, le préjugé qui la voulait hargneuse ou trop bonasse, décolorée et démodée, achevant de mourir en quelque chambre bien close.

Fini tout cela, mon bon confrère. Et savez-vous pourquoi? Parce qu'enfin la vieille fille a songé à se faire une vie extérieure et active, parce qu'elle a compris qu'elle a sa part des responsabilités, et, que dans l'harmonieux concert universel, elle a pris la place qu'un préjugé sot et barbare l'avait empêchée d'occuper jusqu'ici.

Elle a goûté à une vie nouvelle qui l'a transformée, qui en a fait une femme d'action et de mouvement et qui, en éloignant à jamais d'elle le dédain ou le ridicule, lui fait regarder la vie sans bravade comme sans défaillance.

Je pourrais, si j'avais l'intention de faire une apologie complète des vieilles filles, commencer par dire qu'en observant le célibat, elles ne font que suivre les enseignements de l'Eglise.

Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens dit : "Celui qui ne marie pas sa fille fait mieux que de la marier."

Le Concile de Trente, avec sa haute autorité ecclésiastique, n'a-t-il pas décrété : "Si quelqu'un dit que l'état de mariage doit être préféré à celui de virginité ou de célibat, qu'il soit anathème!"

N'est-il pas de foi que le sort de la vierge est plus beau que celui de la marier."

Et dans l'ordre intellectuel, n'a-t-on pas affirmé que les grands esprits étaient tous célibataires, ce qui fait écrire au poète Destouches ces deux vers :

Les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour créer leurs semblables.

Mais je n'évoquerai en faveur de la cause que je défends aucun de ces arguments.

Car, je le reconnais volontiers, les vieilles filles sont restées célibataires ni par l'ambition d'être de grands esprits, ni par celle d'être les suppléantes du prêtre, comme au temps de ces diaconesses dont parle Tertullien.

Quelques vieilles filles ont gardé le célibat, par goût, d'autres, par un concours de douloureuses circonstances, le plus grand nombre, peut-être, y ont été amenées par les nécessités économiques et le mercantilisme actuel. Toutes cependant, en ont pris leur parti.

Il y a beau jeu qu'elles sont sorties de la phase ésotérique sur laquelle les plaisanteries se sont exercées jadis si librement ; renonçant à vivre de coquetteries et de gravures de modes, elles poursuivent la destinée individuelle de personnes raisonnables et libres, "fières et joyeuses d'une liberté que même une chaîne d'or n'entrave pas."

Je suis désolée d'avoir à faucher une illusion chère à beaucoup d'hommes, mais il ne parait pas, si l'on en croit des témoignages compétents, que les vieilles filles soient si absolument malheureuses de n'être point mariées.

Ecoutez ce que dit le célèbre conférencier jésuite, le Père Victor Van Tricht, qui, en qualité de confesseur, doit en connaître long sur l'état des consciences :

"Je le regrette pour mes confrères du sexe fort, généralement la renonciation au mari n'est pas aussi douloureuse qu'il leur pourrait sembler. Le sacrifice n'a pas toute l'amertume qu'ils aiment à croire, et la connaissance du monde venant, l'expérience des autres éclairant leur inexpérience, à mesure que les vieilles filles avancent dans la vie, il leur semble moins dur..."

Marie-Edmée m'amuse par cette remarque aussi fine que juste :

"Les hommes sont d'une modestie si délicate qu'ils attribuent tout soupir sortant d'un cœur féminin à l'absence d'une de leurs personnalités."

Pourquoi croire d'ailleurs qu'une femme non-mariée a une existence vide et manquée?

Il y a des devoirs et des compensations partout, et l'existence qui s'organise en-dehors du mariage n'est ni vide d'œuvres utilitaires aux autres, ni dépourvue de charmes pour soi. Ce n'est pas une mince satisfaction d'être sa propriétaire!

La femme, dit-on, a l'instinct naturel de la maternité.

Sans doute, et pour ma part, je crois que l'amour de toute femme, où qu'il se voue, se compose en bonne partie de tendresse maternelle. Cet instinct de la maternité trouvera donc sa satisfaction partout. La femme célibataire aimera aussi, et son amour sera fécond puisqu'il lui fera faire un peu de bien autour d'elle, puisqu'il lui fera contribuer aux œuvres humanitaires puisqu'il lui fera consacrer son devoir généreux à l'accomplissement de la loi de s'entr'aider les uns les autres.

Et cet amour-là, n'est pas sans douceur, et ne reste pas sans récompense.

Les vieilles filles sont grincheuses, répète-t-on volontiers.

Je serais curieuse de constater, si, toutes proportions gardées, il y a plus de vieilles filles désagréables et capricieuses que de femmes mariées. Nous pourrions faire établir cette statistique intéressante par les maris ; la besogne se fera plus promptement et plus consciencieusement.

Avant de terminer, je ne puis résister au plaisir de citer le dernier paragraphe de l'article de mon excellent camarade au chapitre des vieilles filles. C'est le comble de la fantaisie littéraire dans la chronique :

"Pauvres vieilles filles! Oui, vous êtes gauches ; oui, vous êtes souvent risibles avec vos airs surannés; oui, vos gestes, vos paroles, votre maintien, vos toilettes, vous désignent à l'attention des repus du bonheur dont vous êtes les affamées..."

Cette compassion tendre, cher chroniqueur, assurément, part d'un bon naturel. Mais quittez ce souci, continuerai-je avec La Fontaine. En regardant autour de moi, je vois des vieilles filles aux gestes et aux toilettes tout à fait dernier goût, qui ne sont ni gauches, ni ridicules, et à qui les femmes mariées ne se lassent pas de redire : "Comme vous êtes heureuses!"

J'irai plus loin, confrère, et je vous vous dirai que la vocation de vieille fille, est, à cause de sa popularité croissante, à la veille de cevenir un danger.

La jeune fille jouissant de nos jours d'une liberté extraordinaire, habituée à faire elle-même sa vie, si je puis m'exprimer ainsi, recherche de moins en moins le mariage.

Regardez aux Etats-Unis, ces clubs de femmes, ces nombreux "women-bachelor quarters" qui nous montrent les femmes non-mariées, s'établissant chez elles et se créant un intérieur confortable qu'elles n'ont pas l'intention de quitter du jour au lendemain.

Samedi dernier encore, un journal anglais de notre ville ayant posé à ses lecteurs ce lourd point d'interrogation : "Pourquoi les hommes ne se marient-ils plus?" a reçu cet aveu dans la majorité des réponses :

"Parce que les jeunes filles sont trop indépendantes."

Voilà.

Au moins, cette indépendance aura cela de bon que celles qui la voudront sacrifier ne le feront qu'à bon escient, et le bonheur a de grandes chances d'être le fruit de cette délibération judicieuse.

Mais ne nous éloignons pas de notre sujet.

Vous disiez donc, estimable confrère que "les vieilles filles le sont quatre-vingt-quinze fois sur cent malgré elles."

Cela me semble bien sévère. En avouant qu'une majorité de vieilles filles ont adopté le célibat parce qu'elles n'ont pas trouvé leur idéal, vous devriez leur rendre cette justice qu'elles ne se sont pas mariées uniquement pour échapper au préjugé. Car, si elles avaient voulu patiemment continuer à tendre l'hameçon, elles auraient pu espérer finir par prendre au moins un goujon, un tout petit goujon.

FRANÇOISE.

Un Echo de Saint Malo

Nous sommes heureux de reproduire quelques fragments du discours prononcé par M. L. J. Ethier, chargé par la ville de Montréal de la représenter aux fêtes de Saint-Malo, en même temps que nous regrettons de ne pouvoir publier dans son entier cette page de belle éloquence. La ville de Montreal a le droit d'être fière de son délégué.

"Appelé au dernier moment à représenter à cette fête internationale, la plus grande cité de langue française du Nouveau-Monde, je me sens vivement ému par les difficultés d'une tâche aussi délicate et par les responsabilités, également remplies d'honneur et de périls, dont la municipalité de Montréal a chargé mes épaules, conjointement avec mon compagnon, M. René Bauset, un des greffiers de la Cité.

"Je veux vous dire les grandeurs de Montréal, désigné par Jacques-Cartier comme emplacement de la colonie projetée par François Ier. Je veux vous dire la chaleur de nos sympathies à l'égard des populations françaises qui nous accueillent si cordialement, et l'assurance de notre admiration la plus complète pour cette œuvre dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire de deux peuples qui n'en font qu'un par le cœur...

"Citoyens de Saint-Malo, le nom de votre cité est l'un des plus répandus parmi les 3,000,000 de Français-Canadiens qui ont appris à chanter votre beau port de mer et votre rocher. Je vous salue au nom de Montréal, la métropole du Canada ; au nom d'un pays de 6,000,000 d'habitants, l'ancienne bourgade d'Hochelaga devenue la première ville de la nation canadienne par son commerce et son industrie, siège d'un archevêché, de deux universités, McGill, l'une des plus riches du monde, Laval, le foyer d'un patriotisme ardent et éclairé, et "l'Alma Mater" des générations qui auront la garde, de l'héritage national. Je vous salue au nom de Montréal, premier point convergent de la navigation transatlantique, des grands lacs, de l'Ottawa et du lac Champlain par la rivière Richelieu. Je vous salue au nom de la cité des deux "transcontinentaux", les chemins de fer du Pacifique et du Grand-Tronc, mais je vous salue surtout au nom de la cité de la paix et de la concorde—"concordia salus." C'est notre devise, qui, plus que les efforts du progrès matériel, a pénétré l'âme de nos citoyens...

"Montréal vient fraterniser avec la vieille Armorique, avec la Picardie, avec la Normandie, les anciennes provinces des côtes Atlantiques, avec toute la France d'Europe et d'Amérique, qui donne à Jacques Cartier un monument de reconnaissance et d'admiration. A cet illustre enfant de Saint-Malo, Montréal voudra un jour rendre un pareil tribut d'hommage car il a été le premier et le plus grand de ses habitants.

"Son nom est écrit partout dans notre ville. Nos rues, nos squares, nos manufactures, nos circonscriptions électorales, notre école normale le portent avec orgueil et le burinent dans le cœur de nos petits enfants, plus affectueusement que ne le ferait le plus somptueux des monuments. Nous le vénérons pour la grandeur de son œuvre et le double cachet de patriotisme et de religion dont il l'a marqué et qui est resté le secret de notre force nationale....

"Associez-nous à votre gloire, Messieurs, comme nous nous associons à la France dans l'admiration de son art, de son esprit généreux, dans le sentiment commun de ses espoirs et de ses préoccupations.

"Je lève mon verre à la vieille Armorique, la plus vivace individualité provinciale de la France, à l'ancienne Neustrie, donnée à Rollon, à ses Normands répandus de par le monde qu'ils francisent ; à St-Malo, l'héroïque cité, dont les guerriers suivaient l'oriflamme de saint Louis aux croisades, dont les marins découvrirent Terre-Neuve avec les Dieppois et les Biscayens, qui prenaient part à l'expédition de Naples, se battaient en Afrique sous les généraux de Charles-Quint, et à Tunis, avec quelques navires, ruinaient trente-quatre vaisseaux aux renégats de cette piraterie ; à St-Malo, la patrie de Jacques-Cartier, de la Bourdonnaies, de Duguay-Trouin, de Chateaubriand, à Jacques Cartier lui-même, le découvreur du Canada et qui fut aussi le voyant des hautes destinées de la cité de Montréal."

Institut de jeunes filles

Sait-on, qu'il y a, tout près de Paris, à Meudon-Bellevue, un institut de jeunes filles dirigé par Mesdames Marchand? Cet institut est l'extension et la transformation de l'une des plus anciennes maisons parisiennes d'éducations pour jeunes filles qui fut fondée, à Paris, en 1814.

Situé maintenant sur le plateau de Bellevue, cet institut domine la vallée de la Seine, et on y jouit d'un panorama splendide sur Paris et ses environs. Le parc qui le touche est ombragé et très vaste.

Madame Th. Bentzon, la romancière bien connue et la favorite des Canadiens a écrit dans le "Journal des Demoiselles", un article sur cette institution qu'elle intitule: "Le Paradis des jeunes filles" où elle décrit de sa plume magique, les beautés de son site et les avantages d'un établissement de ce genre. Un certain nombre d'Américaines figurent parmi les pensionnaires, Les Canadiens, qui désirent faire donner à leurs filles le dernier coup de pinceau dans une maison française, feraient bien de se rappeler cette adresse. L'Institut des Jeunes Filles de mesdames Marchand, ne saura jamais avoir, auprès de nous, de meilleure recommandation que celle de Mme Bentzon.

S'adresser à : Mesdames Marchand, 24, Chemin de la Station, Meudon-Bellevue, (près Paris).

A travers les livres

"Conferences et Discours", par A.-B. Routhier.

Un fort volume de quatre cent vingt-six pages, en vente chez tous les libraires. Remerciements sincères aux éditeurs — la librairie Beauchemin — pour l'envoi d'un exemplaire.

"Notes et Impressions de chez nous", par Claude Paysan. Léger Brousseau, imprimeur-éditeur, rue Buade, Québec.

Les lecteurs ont sans doute deviné que sous le pseudonyme de Claude Paysan, se dérobe la personnalité bien connue de M. Jules Le Sage. Le petit bouquin, de gracieuse apparence, dont nous accusons aujourd'hui réception, compte deux cents pages que l'auteur offre en dédicace aux "Amis lecteurs de Paris-Canada."

"Des bords aimés du Saint-Laurent, aux rives fleuries de la Seine, continue-t-il, envolez-vous feuillets épars, sur lesquels, j'ai noté les fugitives impressions de par chez nous. Idylles de choses vécues où j'ai mis le meilleur de moi-même, puissiez - vous, emportées vers de nouveaux horizons, rappeler aux cousins d'outre-mer les liens de parenté qui existent entre les gens formant une patrie d'âmes."

Le Théâtre National est à féliciter pour les deux magnifiques pièces qu'il a cette semaine à l'affiche. "La joie fait peur" et "Le voyage de M. Perrichon", deux comédies de haute volée, ont été interprétées par une troupe supérieure qui se prépare de bons et solides succès tout le temps que durera la saison de théâtre à Montréal.

Tous les chapeaux confectionnés à Mille-Fleurs possèdent un cachet de bon goût et sont d'une exécution parfaite. Hâtez-vous, nous voilà au temps de son exposition d'automne.

Un bon Conseil

Le Palais de la Nouveauté mérite la réputation que lui a faite sa nombreuse et fidèle clientèle. C'est là que les élégantes vont renouveler leur garde-robe pour la saison d'automne.

On verra beaucoup de jupes d'une grande élégance et richesse, d'autres d'un prix abordable et d'une simplicité gracieuse. A voir aussi les jolis costumes gris, bleu, beige, noir et blanc, forme trotteuse ou autre, et les paletots, qui seront bientôt, à cause de l'hiver qui nous guette, les vêtements indispensables.

Que nos lectrices éloignées, car nos abonnées montréalaises sont renseignées depuis longtemps à ce sujet, prennent la peine de passer No 1783, rue Sainte-Catherine, elles seront séduites non-seulement par l'élégance de tout ce qu'elles verront mais encore par la modicité des prix qui leur causera une véritable surprise.

Une visite donc au Palais de la Nouveauté s'impose ; situé sur l'une des plus grandes rues de notre métropole, il se trouve sur le chemin de toutes les femmes. Elles seront bien inspirées de s'y arrêter un instant.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783, rue Ste-Catherine,
Montréal.

Ouverture des Cours

DU CONSEIL DES ARTS ET METIERS

L'ouverture des cours de coupe et de couture, au Monument National, aura lieu, lundi le 16 octobre à 7 heures et demie du soir ; dans l'après-midi, à deux heures, se fera l'ouverture du cours de la confection des chapeaux. Le lendemain, mardi, 17 octobre, l'ouverture des cours de coupe durant le jour se fera à deux heures p. m.

Après ces dates, les cours réguliers de coupe et de couture se feront le mardi et le jeudi de chaque semaine, de 2 à 4 heures p. m., et les lundis et mercredis soirs de 7 1-2 à 9 1-2 heures p. m. Le cours de confection des chapeaux aura lieu tous les lundis et mercredis de deux à quatre heures de l'après-midi. Tous ces cours sont, comme on le sait purement gratuits. Aux mêmes généreuses conditions, les femmes sont admises aux cours de dessin à main levée, de modelage, de lithographie et de solfège.

Nous devrions profiter, en masse, de ces énormes avantages et assister en grand nombre à ces séances où l'on peut gratuitement joindre l'utile à l'agréable.

Notre brillante jeune artiste, Mlle Marie-Jeanne Beaudreault a donné au cours de septembre deux premières auditions d'élèves, l'une à la salle municipale de Villeray, l'autre chez M. Ed. Archambault, le populaire marchand de musique de la rue Ste-Catherine. Ces deux auditions, auxquelles assistait un auditoire d'élite, ont remporté un véritable succès, et de nombreux applaudissements ont souligné les mérites des élèves en même temps qu'ils rendaient hommage au talent de leur professeur. Nous avons grand plaisir à féliciter Mlle Beaudreault de cette jolie démonstration où nous avons pu constater que, ni elle ni ses élèves n'ont goûté de repos au temps où tout le monde prenait des vacances.

LE COIN DE FANCHETTE

Je retrouverai ici les aimables correspondants qui auront quelque communication utile à faire aux lecteurs, ou qui auront besoin de renseignements pour leur propre compte. Cette page est surtout un bureau d'informations, et, à ce titre, les lettres qui n'offriront pas un intérêt général seront mises de côté.

Dans le concours artistique annuel de la Osborne Company, de New-York, c'est une Canadienne, Mlle Carlyle de Woodstock, Ont., qui a remporté le premier prix, consistant en une bourse de cinq cents dollars. Son tableau représente une gracieuse jeune fille, habillée à la mode ancienne, et s'intitule : " When mother was a girl". Rien n'est plus frais, ni plus charmant. Bravo, Canadienne!

Dernièrement, en France, au tirage d'une loterie officielle, une cantinière a amené le bon numéro qui la fait riche d'une million. Une cantinière millionnaire! voilà qui n'est pas banal. La revue "Femina" lui ayant demandé ses impressions, quelque chose de sa vie, je relève entr'autres détails, celui-ci que j'ai trouvé aussi charmant qu'instructif.

Expliquant la popularité dont elle jouissait au 28e régiment de dragons, la brave cantinière dit tout naïvement : "La façon de verser vaut autant que ce qu'on verse et, si vous voulez: j'avais le sourire.

Avoir le sourire! n'est-ce pas que c'est le grand secret d'une sociabilité bien entendue?

Au cours d'un procès intenté par les héritiers de Lamartine contre le légataire universel, procès qui vient de se terminer avec succès pour les premiers, on a trouvé, parmi les papiers du poète, ce signalement en vers de lui-même, écrit de sa propre main. Je vous donne, ici, cette curiosité :

Visage ovale,
Oeil enfoncé,
Teint noir et pâle,
Sourcil froncé,
Marche inégale,
Regard baissé,
Et tristement
Il va portant
Sa bourse vide
A tout venant.

Cette fantaisie triste date de 1863.

NADINE. — Votre lettre attend sa réponse depuis longtemps, mais parmi tant de qualités vous comptez bien celle de savoir attendre. Vous avez vu que j'ai publié votre narration? Je puis même vous dire que l'ayant lue à Laure Conan, notre grande femme de lettres l'a trouvée "fort agréable". Vous me feriez plaisir de continuer votre collaboration au "Journal de Françoise". Donc, c'est au revoir!

YSABEAU. — Mais oui, j'ai lu cette "Irréductible Force" dont tout le monde parle en ce moment. Non, je n'ai pas l'intention d'écrire à ce sujet.. Tout ce qu'il y avait à remarquer de ce roman, n'a-t-il pas été dit? Vaut-il la peine d'ailleurs, qu'on s'en occupe à ce point? C'est même ce qui m'étonne le plus, qu'une revue aussi sérieuse que "Le Correspondant" accepte cette médiocre littérature, style camionneur, si je puis m'exprimer ainsi. Je sais qu'une dame de mes amies a renvoyé "Le Correspondant", qu'elle recevait depuis huit ans, en signalant aux directeurs, l'irréductible force qui la poussait à refuser dorénavant d'être au nombre de leurs abonnés. C'était bien fait.

GASPARD-GASPARD. — Il eut été préférable, au lieu de m'envoyer votre lettre, de l'adresser directement à M. le curé de Saint-Louis de France que cela concernait particulièrement. Car, dirais-je, avec vous, qu'une messe de onze heure ou de midi ferait bien mieux notre affaire qu'une messe à neuf heures, ça ne changerait pas le programme. Et pourtant combien nous avons raison, vous, moi et beaucoup d'autres qui sommes les contribuables aussi bien que les intéressés, de désirer une messe moins matinale. Ce n'est pas ma paresse que je flatte par ce désir ; je songe plutôt à ces pauvres travailleurs qui triment dur et tard toute la semaine et qui auraient bien besoin, un jour par semaine, de quelques heures de plus pour délasser leurs membres fatigués. Combien de fois, n'êtes-vous pas allé, le samedi soir, ouvrir la porte à un commis d'épicerie qui apportait la commande que vous aviez faite chez l'épicier dans l'après-midi. Il était onze heures, quelquefois minuit. Et sa "tournée" n'était pas finie, disait-il.... Combien iraient à une messe de midi, qui ne vont pas à celle de neuf heures? Ce serait une statistique à faire. Ça viendra, pourtant cette heure tardive mise en honneur dans tous les pays du monde, excepté dans le nôtre, ça viendra ; nous ne la verrons peut-être pas ; espérons que nos arrière-neveux nous sauront gré, au moins, de la leur avoir annoncée.

MYRRHA m'écrit que les maris n'embrassent pas les femmes qui fument la cigarette. Cela se peut, chère Myrrha, mais, moi, à mon tour je connais des femmes qui ne fument pas la cigarette et que les maris n'embrassent pas davantage.

LA NOVELLA. — Les journaux quotidiens annonceront sûrement l'ouverture des cours à l'Université Laval.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Dans un théâtre ou à un concert, le mari doit-il précéder ou suivre sa femme en allant prendre son siège.

R. — Si le placier marche le premier pour indiquer où se trouve votre siège, la femme doit le suivre, et précéder le mari. S'il n'y a pas de placier, c'est au mari à précéder sa femme, comme pour lui frayer un chemin.

D. - Un jeune homme peut-il demander une jeune fille d'aller au théâtre avec lui. Et si l'on accepte que lui reste-t-il à faire ?

R.—Oui, un jeune homme peut offrir à une jeune fille une soirée au théâtre, pourvu que la pièce qu'on y joue soit parfaitement morale. Il lui reste à demander à la jeune fille qui il doit demander pour les accompagner, car, une jeune fille, ne doit pas aller seule au théâtre avec un jeune homme. Puis, il va chercher ces dames en voiture et les reconduit après la soirée. Généralement, la générosité est poussée jusqu'à l'achat d'une boîte de bonbons. Mais ceci n'est pas de rigueur ; les fleurs moins encore.

D.—Comment dois-je mettre la vedette d'une lettre à une jeune fille ?

R.—Cela dépend de votre degré d'intimité. Vous avez à choisir entre: Mademoiselle, Chère Mademoiselle, et Chère Amie.

D. --- Vers quel temps commence-t-on à tenir ses jours de réception ?

R.—A peu près vers la mi-octobre, bien que quelques dames ne restent pas chez elles avant le commencement de novembre.

LADY ETIQUETTE.

RECETTES FACILES

POTAGE AUX TOMATES. —Première recette : Faites cuire avec bouquet garni, ail, oignons, sel et poivre, des tomates bien mûres coupées en morceaux ; après complète cuisson, passez-les au tamis, ou dans la passoire, et faites avec cette cuisson qui doit être assez abondante, un vermicelle un peu épais. Lorsque le potage sera dans la soupière, ajoutez un bon morceau de beurre frais. On peut mettre à volonté un soupçon de poivre de Cayenne sur la pointe d'un couteau d'office, le délayer dans une cuiller avec de la cuisson de tomates, et mélanger ceci dans la totalité du potage.

CARAMEL RENVERSE. — Faites fondre une demi-tasse de sucre granulée (sans eau) jusqu'à ce qu'il brunisse ; puis versez dans un moule. Laissez reposer pendant une heure. Remplissez avec la crème suivante : battez quatre œufs avec le tiers d'une tasse de sucre, une pincée de sel ; ajoutez six biscuits en miettes et trempés dans une chopine de lait chaud ; mettez au four.

CONSEILS UTILES

LA MIGRAINE. — Contre la migraine, essayez le remède suivant:

Une cuillérée à thé de charbon de bois, une demi-cuillérée à thé de soda à pâte, et vingt gouttes d'essence de peppermint. Mélangez et prenez une dose que vous répèterez dans une demi-heure si la première n'a pas fait effet.

POUR PELER LES POMMES. — Sans rien toucher à la pelure, on conseille de les plonger pendant une minute, et même moins, dans de l'eau bouillante. Les pommes se pèlent alors comme les pommes de terre et la pelure seule s'enlève sans difficulté et sans que la chair du fruit y adhère.

ESSAYAGE DU BLEU. — On peut se rendre compte de la qualité du bleu en procédant de la manière suivante : Ajoutez à l'eau dans laquelle vous avez mis du bleu un peu de sel de soude. S'il prend une teinte rougeâtre c'est du bleu de Prusse, et vous ne devez pas vous en servir car il contient du fer, qui, lorsqu'il se décompose par l'emploi du savon et de la soude, laisse des taches de rouille sur le linge.

POUR RENOUVELER L'AIR. — Dans un appartement tenu trop fermé, par cause de l'alitement d'un malade, l'air peut se renouveler de cette façon : Brûlez du café moulu sur des charbons ardents ou sur un fer à repasser rougi. Si vous n'avez pas de café, servez-vous de sucre brun de la même manière.

Les mariages au Canada

Les mariages au Canada doivent être heureux dit un critique anglais, car les jeunes gens des deux sexes ont toutes facilités pour se bien connaître réciproquement. La jeune fille canadienne est affranchie de beaucoup de restrictions auxquelles sa sœur anglaise est sujette. La franche camaraderie entre garçons et filles qui est le meilleur des fondements du bonheur futur autorise les jeunes filles à partager avec les jeunes garçons nombre d'exercices athlétiques et même à fumer, parfois, une cigarette en leur compagnie.

La cigarette "Diva", faite de pur tabac égyptien, est manufacturé spécialement pour les dames ; elle est vendue en paquets de dix, avec bout en liège.

Les dames patronnesses de l'hôpital Notre-Dame organisent deux grandes parties de euchre, dont le bénéfice sera consacré à l'ameublement du département des contagieux qui doit s'ouvrir prochainement. Ces fêtes de charité auront lieu à la Salle Nazareth, 23 rue Mance, l'une le mercredi 18 octobre, à 8 heures du soir, l'autre, le jeudi, 29 octobre à 8 heures p. m. Comme il est important que ces dames connaissent d'avance le nombre des personnes qui assisteront à ces euchres, il devra être rendu compte de ces billets avant le 15 octobre. Les fêtes données en faveur de l'hôpital Notre-Dame sont toujours des succès où la réclame n'entre pour rien. C'est plutôt la popularité des dames patronnesses et l'estime très forte qu'on a pour l'œuvre de l'hôpital qui font tous les éléments de ces succès. Les fêtes de charité du mois d'octobre ayant les mêmes patronnesses que les précédentes remporteront donc les mêmes lauriers. Qui en seront heureux? les pauvres malades.

PAGE DES ENFANTS

Correspondance

Mes chers petits amis
de Tante Ninette.

J'ai quelques moments de loisir et j'en profite pour venir causer avec vous. Je viens de faire un séjour dans le petit village d'Hinderwell, situé sur la côte de Yorkshire, tout près de la belle plage de Whitby ; il contient à peu près 800 habitants. La plupart des habitants sont des fermiers et villageois s'occupant de l'élevage des bestiaux et de la terre. Le langage du paysan (Yorkshireman) est quasi incompréhensible, car il parle un dialecte peu mélodieux. Son physique est celui de l'homme du Nord: haut de taille, au teint hâlé à l'air vigoureux et fort, paraissant fait pour supporter sans peine, les intempéries du climat si capricieux et si inconstant de ce comté. Hinderwell a peu d'arbres. Cet inconvénient est dû aux grands vents qui y règnent la plupart de l'année. Les environs cependant sont pittoresques au possible, surtout les promenades champêtres. "La vallée des noix" ainsi nommée à cause de sa quantité innombrable de noisetiers, est un délicieux endroit. Figurez-vous une vallée profonde traversée par un petit ruisseau, des troncs d'arbres couverts de mousse, de belles vaches se désaltérant dans l'eau pure et limpide et le tout ombragé par des arbres centenaires, se penchant gracieusement de chaque côté du ravin. De ma fenêtre, la vue est bien reposante: je vois les champs remplis d'épis jaunes, d'orge, d'avoine et de froment ; plus loin, s'étendent les landes recouvertes d'un riche tapis pourpre de bruyère.

Hinderwell et les villages aux environs sont fréquentés par beaucoup d'artistes qui y trouvent des sites très pittoresques comme sujets de leurs études.

"Brunswick Bay" situé à deux milles d'ici est le village qui offre le plus de charme et d'attraits pour les nombreux artistes qui fréquentent cette côte. La baie est entourée d'une colline couverte d'arbres et de broussailles cachant à demi les cabanes et maisonnettes aux fenêtres croisées. Sur la plage, des tentes sont dressées permettant à ceux qui aiment les bains de mer d'en jouir à leur goût. Staythes est un autre village habité par les pêcheurs et leurs familles. La pêche aux harengs, aux maquereaux et à la morue le rend assez important.

Les femmes de Staythes sont coiffées de bonnets en coton très seyants qui flottent en auréole autour de leur tête. Grinkle est un autre village moins beau que Brunswick Bay et Staythes, mais duquel je veux vous parler, ayant assisté à un concours de fleurs et de légumes qu'on y a donné. Chaque année, à l'époque des moissons et des récoltes, les paysans et paysannes revêtus de leurs plus beaux habits apportent au concours un spécimen de leurs meilleurs fruits, légumes ou céréales ainsi que le meilleur produit de leur basse-cour, œufs, poulets, etc. Un prix est décerné aux concurrents. C'est à Grinkle que se trouve la belle demeure de sir Charles Palmer, datant du dernier siècle, entourée d'un jardin spacieux rempli de fleurs et de parterres les plus variés.

Je me réserve le plaisir de vous parler de l'île de Naxos (en Grèce) dans ma prochaine lettre, et en attendant je vous envoie mes souvenirs très amicaux.

ANASTASIA KOUSTANTINIDIS.
Août 1905.

La reconnaissance impose le respect. — Comtesse Diane.

Un voyage a Paris

Monologue à réciter.

PERSONNAGE: un jeune garçon en costume de voyage.

(Costume de voyage: chapeau, pardessus. A la main: une valise, un parapluie, un carton à chapeau. Un plan dans la poche.)

(Tout ce monologue doit être dit lentement.)

J'arrive de Paris. J'ai vu Paris. (Il pose ses bagages.) Paris dont on parle tant et que personne ne connaît. (Fort). Personne.

(Avec pitié). Il y a bien Dupont —vous savez le grand Dupont—et puis Dubois—vous savez, le petit Dubois—qui prétendent y être allés... admettons. Je ne voudrais pas les contredire, mais enfin, c'est faux.

(Grave). Et tenez, la vérité vraie sur Paris, la voici. (Un temps). En débarquant à la gare,—une gare, mon Dieu, comme toutes les gares,—on voit d'abord des employés de l'octroi en uniforme, qui, de leurs grosses mains noires, retournent votre sac de nuit, comptent votre linge sale et salissent votre linge propre. (Un temps).

Une fois débarqué (il ramasse ses bagages), il faut se défendre contre les commissionnaires, les garçons d'hôtels, les guides, les cochers. (Tout en parlant il mime la scène.) Savez-vous ce que c'est que tous ces gens, que vous prenez pour d'honnêtes industriels? (Presque à voix basse). Tous des filous. (D'un air tragique.) Ah, malheur à vous si vous les écoutez. (Pleurant.) On ne vous revoie plus jamais. (Changeant tout à fait de ton.) On lit ça tous les matins dans les journaux.

(Reprenant.) Enfin, admettons que vous ayez échappé aux premiers

PAGE DES ENFANTS

dangers, vous voilà à la recherche de votre chemin.

(Il pose ses bagages.) Vous avez trois moyens à votre disposition. (Il compte sur ses doigts.)

Le troisième, le plus simple, est de se faire accompagner par un ami connaissant déjà Paris. Il est trop simple. N'en parlons pas.

Le deuxième est de demander son chemin en observant scrupuleusement de faire très exactement tout l'opposé de ce qu'on vous dit. Jamais le Parisien ne vous indiquera le bon chemin ; le Parisien, né farceur, vous envoie toujours dans la direction opposée. Mais chez nous (d'un air très finaud) on ne s'y laisse plus prendre : nous ne sommes pas des provinciaux.

(Reprenant.) Reste le premier moyen, le meilleur, car vous n'avez recours à personne. S'il pleut, au lieu de prendre une voiture, vous ouvrez votre parapluie. (Il ouvre son parapluie.) Puis, vous tirez votre plan, que vous déployez de temps à autre. (Il déploie son plan.) Comme ça. Vous le consultez et vous admirez, chemin faisant, les beautés de la capitale, sans rien demander aux Parisiens, ce qui est l'essentiel. (Son parapluie d'une main, son plan de l'autre, il cherche à prendre ses bagages qu'il finit par déposer, après quelques embarras comiques.) C'est ainsi que j'ai pu admirer au milieu d'une grande place une pierre en un seul morceau qui se tient toute droite, (il cherche son plan et dit en hésitant un peu:) c'est la colonne Vendôme. Et puis, un peu plus loin, une grosse colonne en bronze faite avec des canons, (Même jeu.) C'est l'Obélisque. Puis, une église carrée, comme la maison de Nîmes. (Même jeu.) C'est l'église de l'Opéra. Et puis encore un grand bâtiment qui ressemble à un hôpital. (Même jeu.) C'est.... la Chambre des députes.

Et le long des boulevards, — ces boulevards dont on parle tant — les arbres ont des grilles aux pieds, sans doute pour que nous ne les emportions pas à la campagne afin de leur faire prendre l'air dont ils ont tant besoin.

Et quels arbres. Non, je préfère ma province. (Il ramasse ses bagages.) Et si jamais le grand Dupont ou le petit Dubois font devant vous l'éloge de la capitale, vous pouvez me les adresser sans crainte: je me charge de leur prouver — mon plan à la main — qu'ils n'y sont jamais allés.

H. B.

Jeux d'esprit

CHARADE

Il est un tissu précieux,
Et c'est avec un fil soyeux,
Qu'on le fabrique en Chine.
Pourtant, je préfère mon "deux".
Non sans raison, je m'imagine
Qu'il doit avoir l'oreille fine
Comme la jambe. Ce coureur
Est du genre de l'antilope ;
Sur les montagnes de l'Europe,
Il fatigue plus d'un chasseur.

HISTOIRE DE FRANCE

Nommez quelques-uns des grands hommes du règne de Louis XIV.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

DEUXIEME PARTIE

I

(Suite)

—Eh bien? questionna-t-elle, voyant qu'il demeurait silencieux.

—Eh bien, je ne m'y connais guère, vous le savez, mais je trouve que, selon votre habitude, c'est simple et distingué.

—Bravo, Jacques! vous vous formez. Admirez aussi, très cher, comme je reste fidèle aux enseignements pieux du couvent: la couturière, malgré mes recommandations, avait échancré outrageusement mon corsage ; j'ai dû, avec Daisy, imaginer cette ruche, une vraie trouvaille ! On voit juste mon cou, et je ressemble à une marquise de Lancret. Venez avec moi, nous embrasserons Rosel.

D'un geste câlin, elle passa une main sous le bras de son mari, tandis que, de l'autre, elle relevait la longue traîne de sa robe ; et, tous deux, étouffant le bruit de leurs pas, ils allèrent dans une chambre qui semblait un nid de mouette ou une demeure d'ange, tant il y avait de blancheur et de moelleux partout.

C'était, en effet, le plus délicieux des anges qui dormait dans un berceau voilé d'un nuage de tulle. Les yeux étaient clos, mais les longs cils bruns formaient une fine dentelle sur les joues un peu pâles ; la bouche s'entr'ouvrait sous un sourire ; les boucles blondes s'éparpillaient sur le front et l'oreiller comme une auréole de soie.

—Qu'elle est jolie! murmura Suzan.

—Oui, oh! oui!... Comment pouvez-vous la quitter?

—Mais, cher, elle dort. Nous sommes restées ensemble tout le jour...

Il soupira, se pencha, après la mère, pour baiser le front satiné de Rosel, puis regarda la jeune femme qui s'enveloppait avec soin dans une longue mante ourlée de cygne.

—Ne rentrez pas trop tard, Suzan. Votre santé souffre, je vous l'affirme, de ces veilles multiples.

Elle eut un rire léger.

—Ne veillez pas trop tard, Jacques. Votre santé souffre, je vous l'affirme, de ces veilles multiples.

—J'ai du travail, tandis que vous...

Gentiment, elle lui mit sur les lèvres sa main finement gantée.

—Soyez très bon, comme toujours. Songez que je vous ai épousé quelques mois après ma sortie de pension, très ignorante encore, par conséquent, du monde et de ses plaisirs. Laissez-moi jouir un peu. La satiété viendra vite ; alors, j'apprécierai davantage, si c'est possible, votre indulgente tendresse et les charmes du "home". Vite, donnez un baiser, je pars.

Elle avait parlé d'une voix infiniment douce, enveloppant du regard aimant de ses prunelles sombres le visage sérieux de son mari. Et elle était si jolie dans sa toilette de soirée, si captivante avec ses yeux brillants et ses lèvres rieuses, que Jacques l'attira à lui dans une étreinte passionnée.

—Amusez-vous, ma bien-aimée, dit-il d'un ton bas, dont elle ne discerna pas la tristesse profonde, mais n'oubliez jamais, au milieu du plaisir, qu'une petite Rosel vous attend au logis: cette pensée vous ramènera plus vite.

—Vilain! je n'oublie jamais ni Rosel, ni vous. Pouvez-vous en douter? Au revoir! je reviendrai tôt pour être gentille. Vous, ne veillez pas outre mesure. Votre reine le défend.

La soirée fut très brillante, le cotillon très animé ; il était quatre heures du matin quand Suzan rentra chez elle, à la fois satisfaite et lasse.

—Monsieur? demanda-t-elle languissamment à la femme de chambre qui lui enlevait sa sortie de bal.

—Monsieur écrivait encore quand, vers minuit, on est venu le chercher pour une personne malade. Il prie Madame de ne pas s'inquiéter.

La femme de chambre avait un air étrange ; elle récitait sa phrase comme une leçon apprise par cœur. Habituée aux fréquentes absences de son mari, Suzan ne s'aperçut de rien et, bientôt, posant sa tête alourdie sur l'oreiller garni de dentelle, elle s'endormit profondément.

Le bruit d'une porte ouverte avec une certaine brusquerie l'éveilla en sursaut.

—Daisy, qu'y a-t-il? Rosel...

C'était le nom de la petite aimée qui montait de suite aux lèvres de la jeune femme. Mais elle s'interrompit, car Jacques s'approchait d'elle, agité, plus pâle que de coutume.

—Je viens de chez la baronne Heurtel, Suzan, elle est un peu souffrante et désire vous voir. Je vous attends, nous partirons ensemble.

Les yeux fixés sur son mari, Suzan répéta d'une voix entrecoupée d'angoisse :

—Un peu souffrante?... Désire me voir?.... Jacques, c'est chez marraine que vous étiez cette nuit? Il faut que ce soit grave, très grave, pour que... Oh! mon Dieu! Et moi qui dansais!... Et Roscob qui est absent! Mon Dieu! mon Dieu!...

Maintenant, dans son cabinet de toilette, elle s'habillait rapidement, tout en écoutant les explications du docteur.

A la suite d'un très léger rhume, une congestion pulmonaire venait de se déclarer, si grave, dès la première minute, à cause d'une complication du côté du cœur, que, selon toute apparence, la malade ne passerait pas la nuit prochaine. Encore dans son entière connaissance, elle ne cessait de réclamer sa filleule. Il fallait se hâter.

—Rosel?

—Daisy gardera Rosel. Etes-vous prête?

Il parlait d'une voix brève, saccadée, qui, après avoir effrayé la jeu-

ne femme, mit en son âme une compassion profonde.

—Mon pauvre ami, dit-elle en se serrant contre son mari dans le coupé qui les emmenait vers la demeure de la baronne Heurtel, si j'ai de la peine, vous en avez beaucoup aussi.

—Oui. Votre marraine est à la fois pour moi une mère et une amie. Vous savez tout ce que je lui dois? Or, je paye ma dette de reconnaissance en la laissant mourir. Qu'est le médecin devant la volonté de Dieu!

Il se raidit, et d'un ton bas, très ferme :

—Soyez forte, Suzan, il le faut.

"Il le faut!" La jeune femme dut se répéter plusieurs fois cette phrase, quand à la suite de son mari, elle entra dans la chambre de la malade. Quoi! ce visage si blanc, aux traits tirés, amincis, était celui de sa marraine? Ces yeux cerclés de bistre, qui restaient fixés étrangement dans le vide, étaient les yeux qu'elle avait vus si lumineux, si doux? Ces lèvres contractées étaient celles sur lesquelles passait un si fréquent sourire?

Epouvantée, vaillante cependant—il le fallait! avait dit Jacques,—Suzan tomba à genoux :

—Marraine!

Toute son angoisse vibrait dans ce mot. Mais comme si ce n'était pas assez pour son cœur, elle ajouta avec une tendresse poignante:

—Maman...

L'appel des tout petits qui souffrent et qui aiment:

"Maman!" Pour la première fois, elle nommait ainsi la baronne Heurtel. Lentement, une main de la malade se posa sur la tête de la jeune femme, et une voix, faible comme un souffle, murmura :

—Lève-toi... Viens tout près... Ecoute.

Et quand Suzan fut "tout près", la voix faible reprit :

—Tu viens de dire "Maman", c'est doux et c'est vrai. Je t'ai bien aimée, je vous ai bien aimés: toi, Jacques, Rosel. Vous remplaciez ceux qui sont partis et que je vais rejoindre. Ne pleure pas, Suzan, je suis heureuse... heureuse, je t'assure. Dieu, "eux", les si chers, que désirer de plus?... Si, pourtant, je désire... je désire...

Elle s'arrêta pour reprendre plus bas encore :

—Tu aimes trop le monde, ma petite fille, je te l'ai dit souvent. Reste le plus possible avec Rosel, avec ton mari. Sacrifie ton plaisir à eux, dévoue-toi à eux. On ne refuse rien à ceux qui vont mourir... Je vais mourir... Promets, Suzan, promets de ne plus laisser Jacques aussi seul... C'est ton devoir. Puis, il t'aime tant!

Les larmes de la jeune fille tombaient pressées comme une pluie d'orage.

—Je l'aime aussi, marraine, de tout mon cœur, mais il est souvent en courses ou il travaille, alors...

—Alors, il faut qu'au retour de ses courses il te trouve au logis ; il faut que tu l'arraches à un travail absorbant. Promets... Promets...

Suzan courba la tête, et les yeux clos, les mains jointes comme devant un autel, — n'était-ce pas l'autel de la mort qui se dressait devant elle? — elle dit lentement, avec une ferveur pleine de repentir:

—Je promets, marraine, soyez en paix.

—C'est bien! Appelle Jacques.

Un sourire entr'ouvrit les lèvres de la baronne Heurtel quand le docteur parut.

—Je vous bénis tous les deux, tous les deux et Rosel. Aimez-vous toujours, mes...

Elle ne put achever, et Suzan ne sut jamais bien ce qui se passa ensuite. Les derniers sacrements, l'agonie, la mort, l'enterrement, tout cela lui semblait un affreux cauchemar au milieu duquel elle se mouvait comme une automate, en souhaitant le réveil qui mettrait fin à cette torture.

Et quand vint "le réveil", quand Suzan, dans ses vêtements de deuil, se retrouva chez elle, face à face avec sa douleur, elle se prit à regretter, tant la pauvre nature humaine est étrange, les angoisses, les préoccupations, les mille détails matériels qui l'empêchaient de "penser".

—Maman bobo? demanda un jour Rosel, consternée à la vue des larmes de la jeune femme.

—Maman pleure sa mère. Maman voudrait pour Rosel une maman comme celle qu'elle pleure, si elle venait à mourir.

Rosel ouvrit de grands yeux étonnés :

—Maman... Jésus...

Suzan la serra passionnément sur son cœur, lui disant, comme si elle pouvait la comprendre:

—Oui, tu as raison, ma petite. Il faut songer au bonheur de ceux que nous aimons, au lieu de nous apitoyer égoïstement sur le vide qu'ils laissent. Je n'oublierai jamais marraine, mais je puis me montrer courageuse. Rosel, embrasse maman, elle va reprendre ses sourires.

Et, depuis ce jour, Suzan "reprit ses sourires", à la grande joie de Rosel, tandis que Jacques, froissé de cette gaieté, dont il ne soupçonnait pas la raison secrète, était bien près d'accuser la jeune femme de manquer de cœur.

II

Rosel dormait. Suzan avait consigné sa porte, et, seule dans son petit salon, elle cherchait comment elle pourrait organiser sa vie pour suivre les conseils de la baronne Heurtel. Présentement, la promesse faite lui semblait assez facile à tenir en ce qui la concernait, son deuil lui interdisant tout plaisir mondain. Mais par quel moyen enlever Jacques au travail de la nuit, chez lui, à l'état d'habitude?...

Si elle avait été saisie par l'engrenage des fêtes, il avait été saisi par l'engrenage de l'étude, des œuvres, et la mort de la baronne Heurtel, loin de mettre un terme à cette activité, lui avait plutôt servi d'aliment. Le jeune docteur devenait fiévreux, même irritable, il était nécessaire de trouver, pour le soir, des distractions très douces l'arrachant, malgré lui, à son bureau, lui faisant oublier un labeur absorbant, des recherches passionnantes.

"Pourquoi Rosel dort-elle à cette heure-là? songeait la jeune femme. Quand Jacques l'aurait sur ses genoux, sentirait les caresses de ses petites mains, les baisers de ses lèvres fraîches, peut-être ne pourrait-il la laisser pour son livre ou sa plume... Si je reformais autour de nous le cercle choisi par marraine? Un cercle qu'il aimait et que je trouvais tellement grave que..."

Suzan n'acheva pas sa phrase et, soucieuse, elle chercha :

"M. de Fréville?... Marié à Bruxelles,, s'y est fixé. M. et Mme d'Ocourt?...

—Que fais-tu donc là, petite fille? dit soudain une grosse voix. Je force la "consigne", il n'y en a pas pour ton vieux Roscob?

D'un bond, la jeune femme s'était jetée dans les bras du docteur.

—Non, oh! non, et vous venez au moment où, plus que jamais, j'ai besoin de vous.

Puis, soudain, remarquant l'altération de son visage, elle demanda tout bas :

—Vous souffrez?

(à suivre)

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de Féminisme dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 rue Ste-Catherine, et DEOM, SAVARIN & Cie, 1738 rue Ste-Catherine, Montréal.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.